

A propos de l'enquête sur les logements

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 10

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et là-dessus, il congédie Joseph, qui rentre à la maison avec ses quarante francs, et qui, naturellement, ne se vante pas de cette escapade. Ce n'est que plus tard qu'il a tout avoué... Seulement, à partir de ce jour-là, Joseph montra moins de goût pour la pharmacie. Il achetait beaucoup de journaux à un sou. Il s'enfermait dans sa chambre pour écrire... on ne savait pas quoi. Enfin il avait un air tout chose, tout drôle.

Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin la citation. Tous nos lecteurs ont compris que Joseph est devenu *reporter*.

Monsieur le rédacteur,

Le *Conteur* a parfaitement raison en disant qu'il ne faut pas trop se fier à la graphologie. Il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup de science pour juger, à peu de chose près, en ouvrant une lettre, de ce que peut bien être la personne qui l'a écrite. Est-elle distinguée ou vulgaire, calme ou violente, minutieuse ou sans ordre, aime-t-elle le beau ou n'a-t-elle que des goûts peu relevés?... Un seul regard sur l'écriture, sur le papier, suffit à nous renseigner. Vouloir aller plus loin, étudier le moindre trait, le plus petit point, c'est, comme on dit vulgairement, chercher cinq pieds à un mouton.

Depuis que j'ai moi-même fait analyser mon écriture, je n'ai plus aucune foi en la graphologie. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, au lieu de l'énumération des défauts, petits et grands, que je possède bel et bien, l'indulgent graphologue m'a envoyé une liste de qualités toutes plus belles les unes que les autres, et dont, franchement, je ne m'étais jamais douté.

La chose la plus grave qui m'était reprochée était un manque de goût, dans ma toilette, une tendance à négliger ma personne! Voilà qui me parut comique, par exemple, car je craignais justement que mon écriture n'eût fait découvrir que je perdais chaque jour bien du temps devant mon miroir; paraître bel homme a toujours été mon ambition: c'est mon côté faible!

Dans les autres détails de ma vie, le graphologue disait que j'étais soigneux, minutieux même. Cela me faisait un petit changement, car, depuis mon enfance, je n'avais jamais entendu vanter que ma négligence, et, chose plus grave, mon désordre!

Ensuite venaient ses appréciations sur mon cœur. C'en était un comme on n'en trouve pas beaucoup. Si jamais cœur a fait plaisir à quelqu'un, pour sûr ce fut le mien ce jour-là.

C'était dommage seulement qu'une petite voix se mit à murmurer audedans de moi: « On te l'a embelli, tu sais! Rappelle-toi si lorsqu'il était question de partager quelque chose avec

frères et sœurs, il ne t'a pas toujours fallu la plus grosse part. »

Et puis j'étais rempli de douceur. Oui, peut-être de temps en temps; mais il arrive encore souvent que je sens que ça monte et éclate. Il est vrai que cela passe vite, mais j'ai eu cependant de la chance que M. le graphologue ne se soit jamais trouvé là dans le moment, car il aurait supprimé la douceur de sa liste.

Enfin, j'avais des goûts relevés, artistiques, littéraires, que sais-je?... Je n'ose presque pas en parler, tant c'était beau! Eh bien! à ce propos, je dois dire franchement que je suis paysan jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la racine des cheveux, et que je ne changerais pas ma fourche, mon rateau et ma faux contre les plus grands chefs-d'œuvre des savants.

Voilà, en somme, comment la graphologie arrange les choses. Je ne veux pas trop la dénigrer, puisque, une fois en ma vie, j'ai entendu, grâce à elle, faire mon éloge; mais je crois que les graphologues, avec leurs analyses, font souvent comme Mathieu de la Drôme lorsqu'il prédit la pluie pour un jour où le soleil nous envoie ses plus brillants rayons.

Un abonné.

On remido molési à trovâ.

Onna brâva fenna dè pè contrè Epalindze, s'on dit, qu'avâi onna felhie malâda, étâi z'ua pè Lozena po queri on remido. Po cein, l'eintrè tsi on apotiquière et le lâi fâ :

- Est-te vo qu'itès lo monsu?
- Oi, que volliâi-vo?
- Eh bin, bailli-mè vâi po veingt centimes d'ouïè.
- Porquîè fèrè?
- Po ma felhie.
- Et qu'est-te que l'a voutra felhie?
- Dâi douleu.
- Et iò a ellie clliâo douleu?
- A Epalindzo, monsu.

La fenna dâo municipau.

Se lâi a dâi quartettârès, dâi fifârès, dâi soiffeu et dâi « colondès » dè cabaret, c'est que clliâo pourro diablo on soudzet à 'na maladi que lè dévourè: c'est la maladi dâo gran dè sau dézo la leinga, qu'est onco pi què lè pudzès, kâ s'on est pequâ et gatolhi pè clliâo vermenès, on se pâo grattâ; mâ s'on est bin assâiti, l'édhie ne fâ qu'attusi lo fû; et pi l'a tant pòu dè gout que faut ouïè d'autro. Ora ne faut pas être ébahi se lè carbatiers ont dâi pratiquès, kâ 'na pinta est lo vretablo hépetau po clliâo malâdo.

Et quouï sont clliâo malâdo? Eh bin, y'ein a dein totès lè sortès dè dzeins, mémameint tant qu'è à dâi municipaux. Ne parlo pas pi dâi municipaux dè clliâo

veladzo iò on fâ dâi misès dè bou; mâ d'autro municipaux que sont la fleu dâi bravès dzeins, mâ qu'on adé la dierdietta chetse coumeint on baignolet que n'est pas godzi.

On papâi dè pè lo Pâys d'Amont, qu'on lâi dit « lo Progrès », contè que po reimplaci on municipau qu'étâi z'u moo et qu'étâi on bon diablo dè son veint, on ein avâi nonmâ on nové. Onna brâva vilhie, que cognessâi lo lulu et qu'appreind que l'a étâ nonmâ, n'avâi pas, à cein que parait, onna bin boune idée dè clliâo meimbro dè la municipalità, kâ le sè met à derè, ein parleint dè la fenna à cé nové candidat: « Eh, mon Diu! ellia poura Sophie, qu'avâi dza tant mauteint dè lo ramachâ di lè pintès, ora que d'est municipau, Diu châ coumeint faré. »

A propos de l'enquête sur les logements.

L'enquête sur les logements, qui vient d'être ouverte à Lausanne, et qui a pour but principal de constater l'état des habitations au point de vue hygiénique, démontrera sans doute qu'il existe dans notre ville un certain nombre de locaux insalubres. Une loi interviendra nécessairement plus tard, pour remédier à cet état de choses. Mais cependant combien nous sommes favorisés, sous ce rapport, en comparaison de ce qui existe dans d'autres villes.

Nous en trouvons un exemple frappant dans l'ouvrage de M. Marcelin Pellet, qui vient de paraître à la librairie Charpentier, à Paris.

Lisez un peu ce qu'il nous dit des habitations de quelques quartiers de Naples :

« Dans ces labyrinthes inextricables, vit une population de deux cent mille âmes, au milieu d'une atmosphère que peuvent seuls respirer ceux qui y sont nés. Les façades des maisons se penchent l'une vers l'autre d'une façon inquiétante, maintenues par des arcs-boutants de maçonnerie. Mille cordes tendues soutiennent des guenilles sans nom. En dehors des fenêtres, on a construit avec de vieilles planches provenant de démolitions, des sortes de balcons fermés qui empiètent sur la rue.

» Dès que les rues sont horizontales, de véritables digues d'ordures et d'épluchures, comme il n'en peut exister que dans un pays où les légumes constituent le fonds de l'alimentation, retiennent les eaux vannes et créent de petits étangs boueux. Cet inconvénient touche peu des gens qui marchent sans chaussures et ne connaissent pas d'autre bain de pieds.

» Les maisons sont couvertes d'une lèpre noire, les allées ouvrent leur porte bardée de fer, comme s'il y avait quel-

que trésor à garder dans ces asiles de la misère, et leur couloir sombre mène à un escalier obscur comme un puits de mine. Dans ces escaliers, qui servent de waterclosets aux locataires et aux passants, les eaux grasses tombent en cascades le long des marches.

Parfois le « tout à l'égout » a été organisé au moyen d'un conduit de descente extérieur. Mais ces tuyaux engorgés se rompent volontiers à mi-hauteur, et leur contenu malodorant s'épand en nappe le long des murailles, sans que personne en soit incommodé.

Ce que peuvent être ces chambres suintant l'humidité, exhalant des vapeurs nitreuses et ammoniacales, presque sans meubles, où toute une famille s'entasse la nuit sur de misérables paillasses de varech, on le devine.

L'étage supérieur et la terrasse, où sont construites de vraies huttes de sauvages, en planches, couvertes de planches grimpantes, sont seuls habitables. Il semble que le soleil y atténue la misère. Mais c'est dans les *bassi* de ces maisons, dont le rez-de-chaussée est souvent en contre-bas, dans les *locande*, où l'on couche pour deux sous la nuit, qu'on se rend compte de tout ce que peut supporter l'homme sans périr. Aucun animal n'aurait une égale force de résistance. »

Les plaisirs de la bouche.

M. Victorien Maubry, dans un compte-rendu de l'Exposition culinaire, qui vient de s'ouvrir à Paris, fait une curieuse comparaison entre l'alimentation actuelle et celle du bon vieux temps :

On sait que les assiettes et les fourchettes furent longtemps inconnues en France. Les assiettes, en effet, étaient encore chose rare au quinzième siècle; quant aux fourchettes, elles s'introduisirent chez nous vers 1600, et leur emploi ne se généralisa guère avant le dix-huitième siècle. Au moyen-âge, la fourchette à deux dents, ou petite fourchette, était un objet de luxe; Jeanne d'Evreux en possédait une, Charles V, neuf; son successeur n'en avait que trois.

Pour réunir les convives, on sonnait du cor, on « cornait l'eau », privilège accordé aux seuls gentilhommes. Maitres et domestiques avaient pour habitude rigoureuse de se laver les mains avant et après chaque repas. Si l'eau venait à manquer, on n'hésitait pas à se servir de vin. Les plats, au lieu d'être, comme aujourd'hui, servis séparément, étaient réunis en un seul, qui prenait le nom de mets; les rôtis superposés constituaient un mets, dont les sauces, fort variées, se servaient à part. Les Américains du Nord agissent encore ainsi : ils entassent dans leurs assiettes tout ce qui se trouve à leur portée.

Les mets solides étaient présentés sur des tranchoires, épais morceaux de pain bis, coupés en rond, que l'on finissait par manger après qu'ils avaient été imprégnés des différentes sauces; les mets liquides, les potages, mangés en premier, se servaient dans une

petite écuelle, à moins que chaque convive, à tour de rôle, selon sa qualité, ne puisât dans le plat avec sa cuiller :

Jadis le potage on mangeait
Dans le plat, sans cérémonie,
Et sa cuiller on essayait
Souvent sur la poule bouillie.

Rois et princes, bourgeois et manants, tous mettaient la main au plat et mangeaient avec les doigts. Les gens bien élevés — il y en a toujours eu — ne devaient prendre le morceau qu'avec trois doigts. Deux ou trois couteaux suffisaient pour toute une table, chacun empruntant celui de son voisin. Au commencement de notre siècle même, dans certaines provinces, et dans les plus grands dîners, on priait la plus jolie femme de bien vouloir retourner la salade « avec ses belles, ses blanches mains. » Elle ne pouvait refuser cet honneur.

Ces détails expliquent le soin avec lequel les invités se lavaient les mains immédiatement avant le repas. Ajoutons que, dans tout l'Orient, on mange encore uniquement avec « la fourchette du père Adam ». Louis XIV est le dernier souverain français qui ait mangé avec les doigts. Par exemple, il n'était pas convenable de se les lécher...; aussi, renouvelait-on les serviettes pendant le cours du repas. Les nappes étaient également mises à contribution par les doigts embarrassés.

Les verres étaient non moins rares que les fourchettes, assiettes et couteaux. Les carafes et les bouteilles n'apparaissent sur les tables que vers 1760; jusque-là, elles restaient sur les buffets, où les serveurs allaient les prendre, et souvent, — nos pères étaient de rudes buveurs, — pour verser à boire dans le verre ou la coupe que l'on se repassait de main en main, non sans un certain cérémonial. On disait alors, non pas porter un toast, mais pléger, pour indiquer que l'on buvait à la santé de quelqu'un. Parfois, on vidait autant de verres qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne à qui l'on rendait hommage... L'hiver surtout, on buvait tiède.

Dans ce temps-là, on appelait entremets (qu'on écrivait entre-mets) les spectacles et divertissements que s'offraient les riches pour accompagner leurs festins. L'expression « mettre le couvert » vient de ce que les plats étaient servis couverts. Avant d'offrir un mets aux convives, on le découvrait, et le serviteur, pour s'assurer qu'il n'était pas empoisonné, en faisait l'essai, soit en le goûtant, soit en le touchant avec un des nombreux objets regardés alors comme d'infaillibles préservatifs : langues de serpents, corne de licorne, crapaudine, agathe.

A la campagne.

Visite de M^{me} L. à son amie.

M^{me} L. n'a pas l'air content. Soupire-t-elle peut-être après le retour du printemps, après les fleurs écloses et leurs parfums aimés?... A-t-elle quelque sujet d'inquiétude, quelque chagrin?... Je ne sais.

Quoi qu'il en soit, elle fait un bout de toilette et place son tricotage dans un petit panier, tout en marmurant : « C'est à n'y plus tenir; l'ennui me gagne et rien ne pourra m'empêcher

d'aller faire une petite visite à M^{me} B., qui a toujours quelque chose d'intéressant à dire. »

Après avoir trottiné un instant à travers le village, avec son tricotage au bras, M^{me} L. se trouve installée en face de son amie, qui l'a fait asseoir sur son meilleur siège, une grande chaise de l'ancien temps, qui, après avoir servi de fauteuil à plusieurs générations, vient d'être tout fraîchement remboursée.

— Comment, c'est vous? ah! que je m'attendais peu à un si grand plaisir! Pourquoi, chère amie, ne venez-vous pas plus souvent, surtout quand vous avez de l'ennui? De tout ce qu'on pourrait imaginer pour se remonter le moral, rien ne vaut quelques instants de conversation avec quelqu'un qui vous comprend... De mon côté, je suis bien aise aussi que l'occasion se présente de vider un peu mon cœur, car ces temps j'ai bien des causes de tourment. Vous savez ce qui en est : quand on a un mari, la vie n'est pas rose!... Le vôtre, suivant ce que vous me racontez, vous fatigue en restant toujours à la maison; il ébranle vos nerfs en remarquant tout ce que vous faites, en ayant constamment l'œil sur vous, en vous suivant partout comme votre ombre. Eh bien! chez moi, c'est exactement le contraire qui m'ennuie; le mien n'est jamais à la maison qu'à l'heure des repas, et encore!

Ah! vous êtes bien heureuse de ne pas savoir ce que c'est que cette affreuse politique : quand ils se la mettent en tête, ils ne sont plus bons à rien que pour voyager; ce sont des courses, des allées, des venues à n'en pas finir, surtout au moment des votations.

Je ne comprends vraiment pas leur acharnement à vouloir qu'on vote pour eux. C'est inouï!...

Vous voyez que chacun a ses peines et je ne vous ai pas raconté toutes les miennes. Voilà ma Louise qui a déjà l'intention de se marier, et c'est toujours, cela va sans dire, à la pauvre mère à se mettre en souci. Pensez aux tracas que le trousseau de ma fille va me donner!... Autrefois ce n'était rien de se mettre en ménage; il n'était pas tant question de présents et de bijoux; le futur époux achetait à sa promise un psautier à fermoir d'argent, qui servait d'anneau de fiançailles; puis on se croyait riche avec une table et quelques chaises, qui souvent avaient perdu leur air de jeunesse. Une douzaine de draps, de nappes et d'essuie-mains, filés et tissés à la maison, suffisaient aux jeunes époux.

Pour orner la chambre, il y avait, d'un côté, un miroir à bords de bois noir ou brun, qui n'embellissait pas les visages, au contraire, mais qui ser-